

CLAUDE AMIRAUT

MÉMOIRES
D'AVENIR

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042519209

Dépôt légal : octobre 2025

Départ

C'était il y a sept ou huit ans. Je ne sais plus très bien. Mais peu importe quand le temps s'éternise, qu'il ne se mesure que sur le cadran de l'horloge biologique des douleurs rhumatismales, qu'il s'égrène inexorablement, telle une histoire qui n'en finit pas de ne pas se terminer, pour sombrer dans la perte tragique de dates inoubliables. Un temps devenu presque immobile, enlisé dans la durée d'événements interminables, mais qui cependant s'étirole sur les rives incertaines de la mémoire intermittente. Un temps qu'il conviendrait de retenir, mais qui se dérobe et finit par échapper à la construction du souvenir, pour se perdre dans les méandres hasardeux de l'inconstance. Alors, j'ai oublié.

Mais de ça, par contre, je m'en souviens, comme si c'était hier. Je peux même affirmer que c'était un lundi. Un lundi matin de novembre maussade et désolant, entre Toussaint et Armistice. Un lundi pluvieux et froid qui n'annonce rien de bon, si ce n'est une semaine morne et triste, semblable à la précédente et sans doute pareille à la suivante. Et pourtant ce n'était pas le cas, puisque ce lundi fatidique proclamait au contraire un bouleversement complet de mon existence, une rupture radicale entre passé, présent – réduit à moins que rien – et avenir incertain. Car telle était la perspective qui m'était promise, celle du renoncement définitif à tout ce qui m'entourait : maison, jardin, chien, chat, meubles et bibelots, habitudes et rares connaissances, repères et rituels rassurants. Tout cela allait disparaître d'un coup d'ici quelques heures, anéanti dans les oubliettes de la mémoire défaillante, réduit en cendres tels les vestiges d'une histoire défunte avant même que d'être morte.

Immobile et silencieux, aussi inerte qu'une statue de pierre, je restais là, assis dans mon fauteuil favori, face à la cheminée éteinte, à contempler une dernière fois ce qui allait disparaître à tout jamais. D'un regard circulaire, je faisais l'inventaire de tous ces tableaux, de ces étagères remplies de livres ou d'objets ramenés de mes nombreux voyages, de la pendule que je n'entendrai plus sonner, de la lampe en opaline bleue posée sur la petite table basse et du tapis persan où le chat aimait tant se vautrer. De ma place, je n'entrevois par la fenêtre qu'une petite parcelle du jardin où la végétation s'était déjà endormie sous l'effet lénifiant de l'automne. Tout était calme, reposé, immobile et silencieux, pareil à une veillée funèbre dédiée à la mémoire du passé. Le dernier élément où mon regard s'arrêta fut la valise posée à mes pieds, prête et bien bouclée, pleine de l'essentiel, c'est-à-dire du superflu lorsque l'on quitte à jamais l'environnement du quotidien.

Il ne me restait qu'à attendre.

Attendre quoi ?

Ce qui avait été programmé depuis des jours et même des semaines déjà, dont j'avais longuement été informé, mais que pour autant je ne parvenais pas à réaliser, à savoir que le moment était venu. Que c'était aujourd'hui, lundi, l'ultime matinée où je pourrais rester chez moi... et encore, pas jusqu'à midi.

Ils m'avaient dit :

— Tiens-toi prêt, nous passerons te prendre vers 11 heures. Il faudra que tu aies rassemblé les affaires dont tu as besoin, car malheureusement nous n'aurons pas beaucoup de temps. De toute façon, nous t'appellerons un peu avant d'arriver, pour bien nous assurer que tu sois prêt.

C'était leur principale inquiétude ça : que je ne sois pas prêt. Que je les retarde dans leur sacro-sainte organisation, en d'autres termes que je leur fasse perdre leur précieux temps.

Quant à se demander quelle pouvait être la mienne inquiétude, là n'était pas leur préoccupation et ils ne se tracassaient absolument pas de ce qu'en cet instant, je ressentais ! Du moins évitaient-ils d'aborder la question, surtout avec moi, au cas où je leur aurais fait part de ce que j'éprouvais.

Alors j'attendais. Mais qu'ils se rassurent, j'étais prêt, là était l'essentiel.

On approchait des 11 heures, mais je savais qu'ils ne seraient pas à l'heure dite, c'est pourquoi ils avaient mentionné « vers » 11 heures et non, « à » 11 heures. Comme s'ils m'accordaient un dernier sursis avant de quitter définitivement les lieux, un ultime laps de temps qui de toute façon ne changerait rien à la décision prise. Une décision lentement et minutieusement mûrie ces dernières semaines, étayée d'arguments aussi pertinents qu'irréfutables et qui plus est agrémentés de tous les avantages possibles à devoir quitter une maison devenue à leurs yeux presque insalubre.

— Tu comprends, on ne peut pas te laisser vivre dans cette mesure mal chauffée, mal éclairée, inconfortable et éloignée de tout ! avait déclaré péremptoire Juliette, ma fille. Ce sur quoi mon gendre avait surenchéri :

— Et puis vous êtes trop isolé, si jamais il vous arrive quelque chose, personne ne pourra vous venir en aide. Il faut que vous soyez entouré, qu'il y ait du monde autour de vous pour prendre soin de vous et vous protéger.

Et comme pour bien s'assurer que leur raisonnement était licite, que leur principale motivation était assurément mon bien-être et ma santé, ils réclamaient que je leur accorde mon assentiment, que j'adhère sans réserve à leurs arguties.

— De toute façon, nous ne ferons rien sans ton accord, c'est toi qui décides ; tentait de me rassurer Juliette, comme si ma caution avait valeur de légitimation de leur projet.

Je n'avais pas répondu à cette précaution langagière. Un simple regard adressé à ma fille en guise d'acquiescement, accompagné d'un imperceptible mouvement de tête pour

toute réplique, suffisait à lui faire croire sinon à mon consentement, du moins à ma souscription aux soucis de délicatesse dont elle faisait preuve à mon égard. Me laisser présumer que j'étais encore maître de mon destin, libre d'en décider à ma guise, procédait d'une mascarade dont ni elle ni moi n'étions dupes, mais qui préservait l'apparence. D'où la stratégie développée avec insistance ces derniers temps, consistant à me convaincre de la nécessité d'un changement radical aux vertus protectrices, tout en précisant qu'il n'y avait aucune urgence ni obligation, mais seulement l'utilité d'y penser afin de s'y préparer. Une mise en condition préventive en quelque sorte, soutenue par un argument réaliste portant sur les délais extrêmement longs pour prétendre trouver une place dans un lieu adéquat et réduisant de facto la question de la non-urgence à sa plus simple expression.

J'étais prêt, alors j'attendais...

Surtout qu'entre-temps ils avaient pris la peine de chercher aux alentours ce qui pourrait me convenir, avaient visité plusieurs endroits, plusieurs lieux d'accueil qui n'osent pas dire leur nom, mais qui proposent des tas d'activités plus alléchantes les unes que les autres. Un jour, ils avaient même conçu l'idée de m'en faire visiter un, histoire de me mettre l'eau à la bouche vraisemblablement, sauf que je n'étais pas très enthousiaste pour cette démarche qui me paraissait prématurée. Ceci dit, à force d'habile stratagème, ils avaient réussi l'exploit de m'y traîner, à grand renfort d'évocations sur le thème :

— Tu verras, il s'agit d'une belle demeure en pierres, au fond d'un parc arboré magnifique et ceint d'une allée circulaire où l'on peut se promener. Le personnel nous a paru accueillant et très attentif aux résidents à qui l'on propose de nombreuses activités récréatives : jeux de société, séances de gymnastique douce, bibliothèque, soins du corps et même balnéothérapie !

À les écouter un vrai paradis !

J'en étais revenu peu convaincu, non pas du sérieux du personnel ou de la qualité des prestations proposées, mais plutôt à considérer que d'accepter cette perspective équivalait à renoncer à mon petit univers. Car pour étriqué qu'il soit, il avait au moins le mérite d'exister, il matérialisait pour moi une valeur sûre, un repère intangible, une constance rassurante, en un mot : ma vie. Fallait-il renoncer à cette vie, même imparfaite, pour se sentir en sécurité ? Convenait-il de céder au chant des sirènes pour espérer un mieux-être hypothétique ?

Toujours est-il qu'à un moment donné les choses s'étaient brusquement emballées, qu'une opportunité se présentait d'obtenir une place et que ce serait une grave erreur que de la laisser passer. Il fallait donc faire vite, se décider sans trop d'hésitation, au risque sinon de voir passer cette chance sous le nez. Car bien sûr il s'agissait d'une « *chance* » ! Mais pour qui ? En tout cas par pour celui ou celle qui venait de « *libérer une place* » comme le disait la directrice de l'endroit, heureuse d'annoncer à ma fille qu'elle la lui gardait, mais pas pour longtemps compte tenu des nombreuses demandes qui affluaient.

Lorsque Juliette, un peu embarrassée, vint m'informer de cette possibilité qui s'ouvrait devant moi, je me souviens de ma réaction épidermique :

— Alors ça y est, vous allez pouvoir enfin vous débarrasser de moi ! avais-je réagi, avant d'ajouter, désappointé, mais lucide : le vieux au rebut !

— Mais non, arrête ! Il ne s'agit pas de ça ! On en a déjà longuement discuté et tu sais bien que tu ne peux pas continuer à vivre dans ces conditions. Maintenant, si tu refuses, je ne sais pas quand il y aura une autre opportunité et surtout, si la directrice voudra bien nous garder la priorité ? Elle attend une réponse sûre et définitive, mais comprends qu'on ne peut pas tarder indéfiniment pour la lui donner ! Elle aussi est tenue à des impératifs qu'elle ne peut différer et elle doit assurer le bon fonctionnement de son établissement.

— Et le bon fonctionnement, c'est avant tout le remplissage ! avais-je précisé un peu provocateur.

— Bon alors, qu'est-ce qu'on fait ? commençait à s'impatienter Juliette, on lui répond quoi ? insistait-elle.

— Ce que tu voudras, de toute façon, est-ce que j'ai le choix ?

— Pas trop, non, était-elle convenue.

Ainsi la discussion avait-elle tourné court. La cause était entendue et je devrais tôt ou tard me résoudre à l'inévitable : changer de vie ! Il faut dire que d'autres événements quelque peu alarmants étaient intervenus tout au long de cette période critique, qui justifiaient les inquiétudes légitimes de ma fille et de mon gendre. Le premier d'entre eux fut le jour où j'avais oublié d'éteindre le gaz après avoir fait chauffer une casserole d'eau et qu'une forte odeur de brûlé s'était répandue dans la maison. La hotte au-dessus de la gazinière commençait à fondre, mais le pire est que je n'avais rien senti. Heureusement que ma fille avait débarqué à l'improviste et s'était très vite aperçue qu'il y avait un problème, intervenant de façon efficace pour limiter les dégâts, mais au prix d'un savon carabiné qu'elle m'avait adressé. Il n'en fallait pas plus pour alimenter sa conviction comme quoi ça ne pouvait plus durer comme ça et qu'il devenait urgent – quoi qu'elle en ait dit après – de trouver une solution. La messe était dite !

L'autre incident intervenu durant cette période est le fait que des gens du village qui me connaissaient m'avaient retrouvé un peu perdu du côté du passage à niveau, éloigné de chez moi et où je n'avais rien à faire, alors que j'étais sorti pour acheter du pain à la boulangerie voisine ! Ils m'avaient gentiment raccompagné, mais n'avaient trouvé rien de mieux que d'alerter ma fille qui, après les avoir remerciés, s'était précipitée chez moi et m'avait demandé des comptes. J'avais beau lui expliquer que je m'étais trompé par manque d'attention, non seulement cela ne l'avait absolument pas convaincue et avait en outre justifié qu'elle sollicite une consultation psychiatrique en vue d'un diagnostic différentiel.